



Mine de Colquiri, un mineur poussant un wagonnet chargé de minerai.



Deux pailliris au-dessus de Viloco, campement minier.

Jean-Claude Wicky, l'art et l'engagement

SALUT Disparu le 31 juillet dernier, Jean-Claude Wicky laisse une œuvre unique et bouleversante, consacrée en partie aux mineurs boliviens. Le photographe jurassien est entré comme personne dans leur monde inhumain, dont il a révélé la dure réalité, porté par l'obstination, le courage, l'empathie et le respect

Authenticité, pudeur, générosité, sens inné de l'esthétique: ces qualités marquent le travail de Jean-Claude Wicky, l'homme toujours pressé d'arriver quelque part, et pour qui le temps cessait d'exister dès qu'il était à pied d'œuvre, face au sujet. On lui doit d'abord une importante suite photographique sur les Hieleros, les chercheurs de glace du Chimborazo, en Équateur, réalisée en 1981 et 1982. Par sa rareté, le reportage a valeur historique: il y a dix ans, lorsque Wicky est retourné sur place, à l'occasion d'une exposition de ses œuvres à Quito, seuls deux frères de 58 et 62 ans montaient encore à près de 5000 mètres, avec leurs mules, pour arracher aux flancs du volcan les blocs de glace livrés pour trois fois rien aux ven-

deurs de boissons fraîches des villes proches.

Plus tard, dès 1995, il commence un travail plus général sur l'Asie du Sud-Est, Laos et Birmanie. Les gestes harmonieux du cultivateur de riz, les placides buffles d'eau avec leurs cornes enroulées, la grâce silencieuse des statues de Luang Prabang, tout est beauté, apaisement, grandeur. Réalisées au cours de nombreux voyages en Asie, ces photos apparaissent, avec un peu de recul, comme l'antidote à la dureté du monde minier de l'Altiplano bolivien, que Wicky photographiait depuis dix ans, et dont il a fait l'essentiel de son œuvre.

Six ans autour du monde

Né à Perrefitte en 1946, employé des douanes et footballeur de ligue nationale A avec Moutier et Chiasso, Jean-

Claude Wicky a tout lâché à 23 ans pour entreprendre un tour du monde de plus de six ans, vivant de petits boulots. Au Japon, il acquiert un appareil photo pour partager ses découvertes avec les amis. Il se pique au jeu, la photographie devient sa passion. Lorsqu'il arrive en Bolivie, la visite d'une mine d'étain ouverte au public, à Potosi, l'intrigue: il n'y croise qu'un seul mineur. Sa curiosité l'incite à s'introduire dans une autre galerie, en exploitation celle-là, et les réelles conditions de vie et de travail qu'il découvre le stupéfient.

Nous sommes en 1974. Wicky se jure de réaliser un reportage sur les mineurs, mais pour l'heure la Suisse l'attend. À Moutier, en 1978, il présente une première exposition de scènes de rues et portraits d'Amérique latine. Sensibilité, chaleureuse approche des gens, le public est conquis.

Au fond de l'Altiplano

En 1984, comme il se l'était promis, Wicky retourne en Bolivie. Il a eu le temps d'étudier la douloureuse histoire des mineurs du pays, appartenant depuis le XVI^e siècle à «l'un des prolétariats les plus ignorés du monde». À plus de 4000 mètres d'altitude, dans le paysage âpre et sans fin de l'Altiplano, que les nuages rasent comme des «continents en voyage», il est descendu dans une trentaine de mines. Quinze ans de reportage, à raison de quatre à huit semaines par année.

Là, dans les profondeurs de la terre, tout semblait se dresser contre son projet. Lisons-le, il sent les choses: «Comment photographier l'humidité, la chaleur, le manque d'oxygène, l'odeur âcre du minerai qui imprègne les corps? Comment photographier l'obscurité de la mine, épaisse, plus impénétrable que la roche, qui efface tout sens de l'orien-

tation, toute notion de temps et de distance, l'obscurité qui brûle les yeux et fait disparaître votre corps?»* Pourtant, rien ne l'a arrêté, mais il a dû apprivoiser la nuit.

Des heures de marche dans des boyaux à l'air à peine respirable, debout, courbé, rampant parfois, ou tâtonnant du pied la mince corniche surplombant un gouffre. Les seules lumières sont les rais des lampes du photographe et des deux ou trois mineurs qu'il accompagne. Sur le front de taille, la poussière est si dense que les halos flous se projettent sur un écran gris. S'ajoute le vacarme du marteau-piqueur, quand tout va bien, sinon les hommes cassent la pierre au marteau et au burin, dans de petites poches où ils ne peuvent se tenir qu'à deux ou trois, hébétés par la chaleur et l'effort.

Le filet à commissions

On ne photographie pas cette réalité-là comme on met en boîte un paysage. Jean-Claude Wicky a tout expérimenté, tout bricolé pour rendre avec justesse ces lourdes ambiances. Dans la succession de galeries froides et de boyaux étouffants, l'appareil photo souffre, il faut attendre des heures pour que disparaisse la condensation. L'éclairage est mis au point empiriquement, pour donner toute sa vérité à l'image. Jamais de flash, mais des lampes blanches montées sur trépieds, tamisées par un papier sulfurisé.

Pour trimballer cet attirail, les mineurs l'aidaient, et je me souviens de ce jour de 1991 où, l'ayant rejoint en Bolivie, Jean-Claude me confia à l'entrée d'une mine, à Colquiri, deux batteries serrées dans un filet à commissions jaunâtre d'un autre âge, qui sciait les mains. Pourquoi ne pas investir dans plus pratique? Son air de pitié goguenarde me fit comprendre qu'on ne touche pas à un fétiche. Ce filet délabré, mais toujours solide, l'a accompagné partout pendant quinze ans. Tout Wicky est là: respect des choses et des souvenirs. Respect des rites et croyances, car la première chose qu'il me fit découvrir, c'est le Tio, le diable des profondeurs. Il en a fait de fortes photographies, montrant tout le pouvoir qu'exerce cette effrayante et cordiale effigie sur les mineurs, qui la couvrent de

cigarettes et de feuilles de coca pour se préserver de la mort.

Le cœur, l'œil et la technique

C'est avec la même attention que Wicky a photographié le sacrifice rituel des lamas, dont le cœur encore palpitant est enterré dans un endroit secret de la mine, ou la commémoration des morts: toujours ce regard intense et pudique, qui entre au cœur des choses sans chercher le choc. Seule compte l'épaisseur humaine, la vérité, dans les rites comme dans la vie de tous les jours. Celle des pailliris, veuves de mineurs, qui dans d'immenses pierriers cassent à longueur de journée des cailloux pour en extraire des traces de minerai. Celle de ces familles terrées dans les baraques des campements, de ces enfants jouant avec rien ou travaillant. Wicky a photographié les mines, mais il a porté autant d'attention à la vie de surface.

En cela, il est ethnologue. Avec un œil d'artiste, ce sens de l'instant, du cadrage, et une remarquable maîtrise technique, de la prise de vue jusqu'aux interminables et méticuleux développements, qui ont fait sa patte. Chacune de ses photos est un instant de vie d'une authenticité prenante. En une image il concentre l'atmosphère, l'esprit de la mine: le noir, la solitude, le danger, l'effort, la sueur, les muscles durcis, comme taillés dans la pierre. Tout y est. Les mineurs finissent par se fondre dans leur environnement, leurs corps se minéralisent.

Icônes des injustes conditions de vie des mineurs, ces photographies puissantes, d'une terrible beauté, ont été exposées à Moutier, Lausanne, en Europe et dans plus de 30 villes d'Amérique du Sud, partout saluées pour leurs qualités, leur authenticité. Jean-Claude Wicky s'est approché du but: faire connaître au monde le sort de ce prolétariat méconnu. *Mineros*, le splendide livre publié en 2002 chez Actes Sud, traduit en quatre langues, et *Tous les jours la nuit*, le documentaire si humain réalisé en collaboration avec le cinéaste jurassien Nicolas Chèvre, sorti huit ans plus tard, laissent une trace durable de cet engagement. ●

JEAN-PIERRE GIROD

**Mineros, mineurs de Bolivie*, Actes Sud, 2002.



Un père et sa fillette, dans le campement de Colquiri.